

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le sens de la perte

Prune Paycha

Number 334, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paycha, P. (2022). Review of [Le sens de la perte]. *Liberté*, (334), 77–78.

Tous droits réservés © Prune Paycha, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le sens de la perte

Prune Paycha

Est-ce de la neige ou s'agit-il plutôt d'une triste pluie de confettis? Faut-il se fier aux rondeurs caressantes et chaudes de la musique ou bien au bruit du vent? Est-ce un début ou une fin? *Prière pour une mitaine perdue*, plus récent long métrage documentaire du réalisateur québécois Jean-François Lesage, s'ouvre comme une journée s'achève, par la nuit. Le tableau inaugural se précise doucement avec l'irruption d'un sapin. À n'en plus douter, nous sommes au plein cœur de l'hiver et il neige. Dès les premières minutes, *Prière pour une mitaine perdue* se construit un écrin fait de noir et blanc velouté, faisant de la nuit sa scène. La neige y devient presque grain photographique. La lente séquence d'ouverture donne le ton au film : de la douceur et de la retenue.

Récompensé de plusieurs prix ici et à l'international, dont celui du meilleur documentaire à Hot Docs en 2020, le film reprend un procédé déambulatoire cher au réalisateur d'*Un amour d'été* et de *Conte du Mile End*. *Prière pour une mitaine perdue*, c'est d'abord l'histoire d'une quête chorale qui a pour décor initial le comptoir des objets perdus du métro montréalais. Excellent choix pour un film qui réfléchit à la notion de perte que cette porte d'entrée du bureau des objets trouvés. Pour camper son film, le réalisateur fait le choix judicieux de placer sa caméra dans la cabine des employés. Ceci laisse toute la place à un étrange ballet humain de visages aux traits tirés par la crainte, s'adressant à une invisible présence.

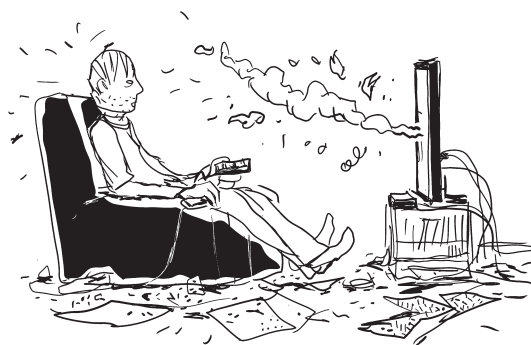
Mais de quoi ont-ils peur, au juste? Tous et toutes de la même chose. De la perte. Une tuque, un sac avec toute une vie dedans, un cartable, une somme d'objets quotidiens égarés et dont la quête éperdue fait défiler hommes et femmes derrière la vitre de la cabine pour demander si, par hasard, une âme charitable les leur aurait rapportés. Par ce cadrage, la caméra remplace les employés de la STM, faisant de leur voix une abstraction. L'espace est défini pour construire une égalité entre ces chercheurs pleins d'un espoir inquiet. Car, devant la caméra comme devant la perte, tout le monde est égal. C'est ce dont on se rend compte dès les premières minutes du film. Tout le monde a l'espoir de retrouver l'objet perdu et c'est cet espoir qui les pousse tous et toutes à se rendre derrière cette vitre. Le dispositif n'est pas sans rappeler celui d'un confessionnal. La caméra devient ici l'interlocuteur à qui l'on adresse exclusivement ses prières et non plus ses repentirs. Très vite, à l'image de cette femme anglophone nommée Marie (comme en français, précisez-elle), on sent les émotions qui s'incarnent dans ces objets égarés puis retrouvés : pour elle, une dernière et unique photo de ses parents, eux aussi perdus. En sondant les visages, les regards inquiets, puis, tantôt les sourires de soulagement pur, tantôt les soupirs de

déception résignée, Jean-François Lesage poursuit son exploration de l'humain à travers le prisme familial d'une nostalgie toute personnelle.

C'est dans son tournant spirituel, évoqué dès le titre, que se trouve la grande idée du film. Car derrière le cartable rose à papillons égaré dans l'autobus 48 à midi et demi se cachent d'autres pertes. L'objet perdu est ici un fabuleux point de contact, un appel d'air en ce qu'il est prétexte à la rencontre pour le documentariste. Rapidement, ce n'est plus autour de la disparition de la tuque irremplaçable que tourne la discussion, mais autour de pertes plus vastes, irréparables. En laissant la parole à qui veut la prendre, le film invite au partage pudique mais profond. Impressionniste, ce documentaire dessine des destins anonymes : un amour fou, un partenaire parti trop tôt, un rêve à peine atteint déjà enlevé. Chacun et chacune investit à sa façon l'espace de partage que ménage le film. *Prière pour une mitaine perdue* est une invitation généreuse qui conserve l'élégance de la distance. De l'histoire de chacun, il tire un constat universel sans pour autant homogénéiser les parcours individuels. Transparaît alors une grande conscience de l'unicité de chaque perte, tout en laissant poindre une des thèses du film : la perte est la chose la mieux partagée au monde.

La perte devient la condition, au sens fort du terme, de la rencontre, voire de l'existence. Universelle et multiple, elle est le point commun entre tous ces inconnus dans la vie desquels nous entrons quelques minutes. En suivant ses chercheurs chez eux, à l'abri du froid extérieur, le film engage vraiment son mouvement de balancier. À mesure que les confessions s'ajoutent, le documentaire se fraye un

Jean-François Lesage
Prière pour une mitaine perdue
Québec, 2020, 79 min



— Je comprends la recette, sauf la partie
« recevoir des amis à l'improviste ».

chemin vers ce qui nous rend humains. La perte est un ciment qui pèse comme un boulet. Mais c'est aussi l'éllixir qui délie les langues, ainsi qu'une brèche permettant de partir à la rencontre de l'autre. Et cela, le cinéaste l'a bien compris. Dans *Prière pour une mitaine perdue*, la perte est autant une source de douleur que la condition de l'humanité : elle est nécessaire pour que la rencontre se fasse, pour que le film s'écrive, pour que la création voie le jour. Liant tout en isolant, elle s'impose comme le plus triste dénominateur commun de l'expérience humaine. La chorale de la scène finale en est la preuve, si ce n'est tangible du moins audible. Et quelle preuve ! Quel tour de force que cette performance chantée, incantation au retour de ce qui est perdu, psaume aux objets perdus si profondément terrestre qu'il en devient spirituel. Ce chant final, en réunissant ces inconnus rencontrés dans la nuit hivernale, noue ensemble tous ces destins. Cet exercice d'équilibriste porté par l'incroyable soliste au cartable égaré donne toute sa chair à cette prière aux mille visages.

Nourri d'une nostalgie que le noir et blanc vient soutenir, *Prière pour une mitaine perdue* est une ode à l'absence, à la place que le vide laisse autant qu'à la place qu'il fait pour la suite. Ponctué de moments joyeux et de partages heureux, le film trouve un juste milieu entre des moments solennels et d'autres plus légers : conversations à bâtons rompus autour d'un dîner, discussion informelle et rieuse entre amis. Le documentaire parvient à réconcilier les paradoxes de la vie : banale et dramatique, tragique et drôle. Le réalisateur poursuit ici son enquête humaine, voire son archéologie des âmes, sans gravité, tout en justesse.

On pourrait dire que les fils que tisse Jean-François Lesage dans ses films sont toujours fragiles et délicats. Ils rattachent au passé, dirigeant les confessions des protagonistes vers l'introspection et la rétrospection. À la différence de *La rivière cachée*, où la fixité – toute relative, car l'on y parle d'une rivière d'eau vive – revenait au décor qui recevait tour à tour des badauds invités à faire le point sur leur vie, ici c'est la caméra qui se déplace de nuit en nuit pour saisir une constante humaine : l'absence. On peut voir, dans ce présupposé que chacun se construit sur une perte fondamentale, une forme de désenchantement. Derrière la musique jazz qui réchauffe les rudesses de l'hiver, derrière les sourires autour des tables lors des soupers, il y a le choix du réalisateur de faire de la perte un élément universellement humain. Si de ce choix naît une communauté – voire une communion –, il n'en demeure pas moins vrai que l'acte fondateur du cinéma de Jean-François Lesage est cet aveu d'une absence fondatrice. Son cinéma est irrigué d'une forte nostalgie, aussi légère que constante. Car, là encore, il ne s'agit pas de tristesse seule. Cette nostalgie est un socle, un manque dont le cinéaste se plaît à explorer les manifestations chez les autres. En pariant que tout le monde partage cette nostalgie originelle, il construit ses films en la faisant naturellement raisonner en chacun et chacune d'entre nous, devant comme derrière l'écran.

Dans le monde que construisent, film après film, les documentaires de Jean-François Lesage, il y a la permanence du manque et du temps révolu tout autant que la fluidité des êtres. *Prière pour une mitaine perdue* et *La rivière cachée* forment ainsi un diptyque structurant au sein de son œuvre. L'autre présupposé fondateur du travail du réalisateur semble bien être

La perte est un ciment qui pèse comme un boulet.

Mais c'est aussi l'éllixir qui délie les langues.

que toute parole est puissante ; que dire, c'est être. Son rôle d'interlocuteur discret revêt alors tout son sens, et l'on peut affirmer qu'il gratifie ses interlocuteurs du plus grand des respects. Lesage pratique un cinéma de la rencontre. Cette déférence pour le *logos*, pour la parole recueillie, donne à l'ensemble de son travail une indéfectible douceur. Une douceur qui vient habiller les protagonistes de *Prière pour une mitaine perdue* d'une musique veloutée, d'un noir et blanc tendre, ou encore, qui vient les bercer par de légers travellings. Ces prises de vue ponctuent le film comme un geste de conclusion qui vient souvent réunir en un seul mouvement tous les intervenants de la scène en guise de salutation. Ce que semble vouloir dire *Prière pour une mitaine perdue*, c'est qu'il n'y a de permanent que l'impermanence. Et la jeunesse en est peut-être l'illustration la plus directe, comme le résume un jeune homme à la toute fin du film : l'ignorance face au monde qui se dévoile de jour en jour, l'enfance comme paradis perdu, est ce qu'il souhaite ardemment retrouver.

Dire la perte, est-ce déjà un peu retrouver ce qui n'est plus ? *Prière*, le film, fonctionne ainsi littéralement comme la prière religieuse. Par la parole, il fait chair, l'espace d'un instant, celui ou celle dont il est question. Le film esquisse ainsi des retrouvailles le temps de l'échange, et l'on voit fleurir les sourires aux lèvres des protagonistes. Les yeux regardent au loin et l'amour de jeunesse s'assoit aux côtés de celui qui l'évoque. La voix tremble. Le silence se fait. C'est l'hiver, il fait nuit, le voilà reparti. Si derrière toute tuque égarée il y a un amour, une jeunesse, une naïveté à jamais perdus, alors la perte est une condition nécessaire à la progression d'une vie. De là à dire qu'elle est condition à la création, il n'y a qu'un pas. Il est d'usage de prier saint Antoine de Padoue pour retrouver des objets égarés. Mais à qui ou à quoi s'adresse-t-on pour recouvrer son innocence ? C'est peut-être là, la vraie porte qu'ouvre ce film, qui tisse serrées grandes et petites pertes. 